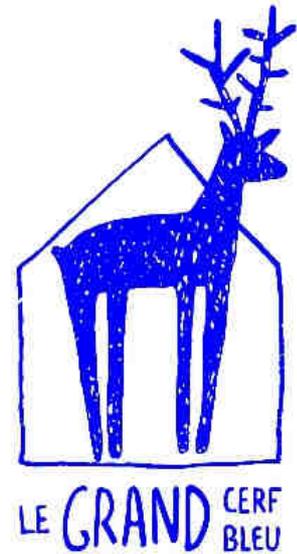


REVUE DE PRESSE



*NON C'EST PAS ÇA !  
(TREPLEV VARIATION)*

COLLECTIF LE GRAND CERF BLEU

Laureline Le Bris-Cep, Gabriel Tur & Jean-Baptiste Tur

# Midi Libre

6

■ Béziers

Midi Libre n°1016  
JEUDI 10 MARS 2016

## Dimanche russe et musical

**SortieQuest** Une fin de semaine riche au domaine de Bayssan entre théâtre et musique classique.

Ce dimanche, le concert de Jean-Fabrice Naudin et du Quatuor Strada, invité de la saison classique de la salle de Bayssan, sera suivi de la représentation de *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière.

Le programme classique débute dès 11 h, avec les acteurs de la Compagnie de Béry et du Grand orchestre de Bayssan. À l'heure de déjeuner, un repas sera proposé au Château de Bayssan (20 € - 04 34 38 25 50/52 21). La journée se terminera en finissant dans l'enceinte de Bayssan, à 17 h, avec Jean-Fabrice Naudin et le quatuor Strada. L'accompagnement d'une grande soirée qui se termine autour d'un repas.

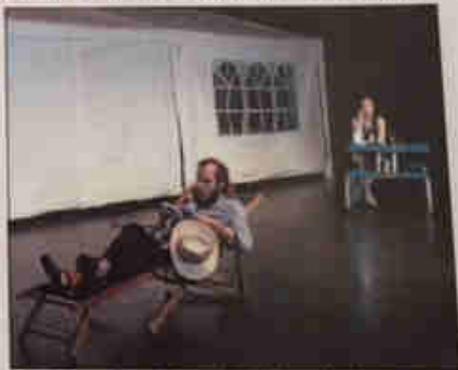
« C'est une soirée en cinq parties, chacune un peu plus courte que la précédente. L'ensemble des parties est excellent et forme un grand moment », explique le

présentateur. Dans première partie, très légère, on profite avec un des programmes alternatifs d'un concert de Bayssan. Les 150 musiciens de la Compagnie de Béry et du Grand orchestre de Bayssan ont une tâche importante à accomplir : jouer et chanter ensemble. La nuit de Bayssan sera un événement unique, chaque participant sera en contact avec une œuvre de musique. Dans la deuxième partie, les participants, en deux équipes, ont la chance de jouer.

**Deux spectacles théâtraux** seront au grand rendez-vous de dimanche. Le théâtre sera au Château de Bayssan, avec deux spectacles : *Le Bourgeois gentilhomme* (Midi Libre de 11 h) et *Le Bourgeois gentilhomme* (Midi Libre de 17 h). La première partie sera réalisée.

avec Jean-Fabrice Naudin et le quatuor Strada (11 h), vendredi (17 h) et samedi (17 h). En un peu plus d'un an, Jean-Fabrice Naudin et le quatuor Strada ont joué *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière. Le concert de Bayssan sera un événement unique, chaque participant sera en contact avec une œuvre de musique. Dans la deuxième partie, les participants, en deux équipes, ont la chance de jouer.

► 10 "Non c'est pas ça", ce soir à 19 h, vendredi à 21 h et samedi à 21 h  
► **Admission** 04 34 38 25 52 et 04 34 38 25 53  
Grand orchestre de Bayssan, 1016 de Bayssan



« Non c'est pas ça » sera donnée aux derniers jours samedi à 21 h.

GABRIEL TUR, 25 ANS, ET JEAN-BAPTISTE TUR,  
27 ANS: «NON C'EST PAS ÇA! (TREPLEV VARIATION)»,  
D'APRÈS TCHEKHOV, COLLECTIF LE GRAND CERF BLEU.  
*Que venez-vous dire sur scène?*

**G.T.:** Nous venons montrer la fragilité et la complexité d'un homme, sa beauté, sa laideur, sans tricher.

**J.-B.T.:** Nous voulons dire le droit à l'échec dans un monde où l'on nous enjoint de réussir.

*Pourquoi Tchekhov?*

**J.-B.T.:** Nous adaptons *La Mouette* pour parler de Treplev. Ce jeune poète tente d'inventer de nouvelles formes. Et nous, inventerons-nous une nouvelle forme? Nous savons que nous arrivons dans un marché où chacun cherche la nouvelle perle, le génie qui va tout révolutionner. Nous nous sentons regardés comme devant faire nos preuves. Du coup, nous luttons pour ne pas en donner.

**G.T.:** Un des axes du spectacle est la question de l'idéal et de l'échec. On n'arrête pas de dire de notre génération qu'elle n'a pas d'idéal. Ce n'est pas vrai. Nous avons des utopies qui ne sont plus les idéologies d'autrefois. Il faut interroger ce moteur qui fait qu'on peut se projeter ensemble dans un collectif.

*Pourquoi faire du théâtre quand d'autres manifestent chaque soir place de la République?*

**J.-B.T.:** Sur la scène de théâtre, c'est tous les soirs Nuit debout! Le théâtre est un sit-in permanent. On occupe les espaces publics. On aimerait y rester la nuit entière parce qu'on y noue une discussion, on y convoque la pensée et la réflexion. Les portes d'un théâtre devraient être ouvertes à n'importe quel spectateur, mais ce n'est pas gagné.

— *Propos recueillis par Joëlle Gayot*

**Impatience, festival  
du théâtre émergent**

[Du 2 au 11 juin | Centquatre,  
104, rue d'Aubervilliers, 19<sup>e</sup>  
| 01 53 35 50 00 | Théâtre  
de la Colline, 16, rue  
Malte-Brun, 20<sup>e</sup> | 01 44 62  
52 52 | festivalimpatience.fr  
| 6-12€, pass 25-30€.  
| Retrouvez les témoignages  
des quatre autres metteurs  
en scène participant  
au festival Impatience sur:  
sortir.telarama.fr

*Lotissement, de Frédéric  
Vossier: «Je suis un gosse  
de la subvention, un enfant  
de la République.»  
Non c'est pas ça! (Treplev  
Variation), des frères Tur:  
«Sur scène, c'est tous  
les soirs Nuit debout!»*

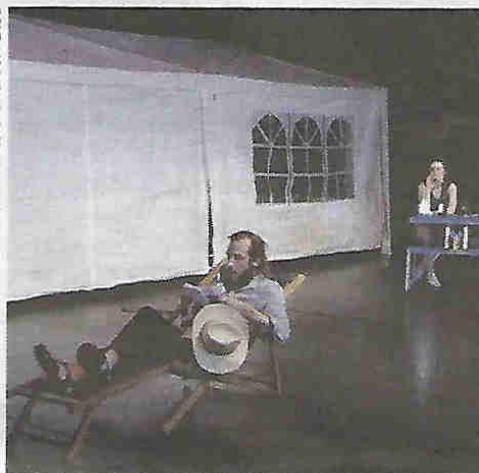


LE CENTQUATRE / THÉÂTRE DE LA COLLINE  
FESTIVAL

## FESTIVAL IMPATIENCE

Impatience 2016, c'est la 8<sup>e</sup> édition de ce qui est sans doute devenu un festival majeur en France dans le domaine de l'émergence.

© Collectif le Grand Cerf Bleu



**Non, c'est pas ça !** par le collectif le Grand Cerf Bleu au festival Impatience.

Chaque année, le festival évolue. Cette fois, c'est la Colline qui s'associe au 104 pour accueillir les spectacles de cette nouvelle édition du festival Impatience. Au programme, huit spectacles qui seront couronnés par le prix du jury, le prix du public et le prix des lycéens. Si ces compagnies émergentes offrent un panorama de la jeunesse contemporaine, alors on la voit marquée par la violence de notre univers. Des textes de Dennis Kelly (*ADN*), Arne Lygre (*Homme sans but*) et Koffi Kwahulé (*Big Shoot*) seront en effet mis en scène à cette occasion. Accompagnent cette violence le désenchantement tchekhovien réécrit collectivement par le collectif le Grand Cerf Bleu (*Non, c'est pas ça !*) mais aussi la poésie et l'épique qui affleureront à travers *Théâtre*, création de la compagnie Interpréludes, *Et dans le regard triste, la tristesse d'un paysage de nuit*, adaptation d'un texte de Marguerite Duras, *Lotissement*, mise en scène du texte de Frédéric Vossier, et le spectacle de Pauline Bayle *Iliade\** d'après Homère.

**E. Demey**

\* Lire notre critique dans *La Terrasse* n°238, décembre 2015

**Le CENTQUATRE**, 104 rue d'Aubervilliers,  
75019 Paris. Tél. 01 53 35 50 00.

**Théâtre de la Colline**, 15 rue Malte-Brun,  
75020 Paris. Tél. 01 44 62 52 52. Du 2 au 11 juin.

## MOUVEMENT

Juin 2016

THÉÂTRE

### Auteurs classiques cherchent...

Signe de temps troublés, besoin d'un retour aux racines ? Les compagnies sélectionnées à Impatience se réfèrent aux grands auteurs. Marguerite Duras, Dennis Kelly, Tchekhov ou Homère viennent habiter les jeunes plateaux. En face, rien d'un respect scrupuleux ou d'une déférence polie. Le Grand cerf bleu propose une « Non Mouette », pérégrination de trois jeunes artistes perdus dans notre « société du vide ». Quant à Pauline Bayle, c'est à une véritable digestion de *l'Iliade* qu'elle nous invite. Nouveauté sur la planète émergence, le tremplin Impatience mènera directement à Avignon. • Aïcha Jean-Colmettes

Impatience, du 2 au 11 juin au Centquatre et au théâtre de la Colline, Paris.

## LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

**TT**

### **Lotissement**

Théâtre  
**Frédéric Vossier**  
|1h10| Mise en scène et scénographie Tommy Milliot. Du 22 au 24 juillet au Festival d'Avignon, gymnase du lycée Saint-Joseph. Tél.: 04 90 14 14 14. Et au Centquatre la saison prochaine.

**TT**

### **Non c'est pas ça! (Treplev Variation)**

Tragi-comédie  
**D'après Tchekhov**  
|1h15| Mise en scène Laureline Le Bris-Cep, Gabriel Tur, Jean-Baptiste Tur. Au Centquatre la saison prochaine.

**T**

### **Iliade**

Tragédie  
**D'après Homère**  
|1h25| Mise en scène et adaptation Pauline Bayle.

« Impatience » de jeunes troupes à se faire connaître du public et repérer par des professionnels ? « Impatience » desdits professionnels à ne pas rater une génération nouvelle ? « Impatience » des spectateurs à découvrir les talents de demain ? Le nom est bien trouvé de ce festival – imaginé en 2009 par l'Odéon-Théâtre de l'Europe et *Télérama* – qui aura rempli, du 2 au 11 juin, les salles du Centquatre et du Théâtre national de la Colline. La curiosité et la fièvre étaient au rendez-vous des huit projets sélectionnés (sur deux cent soixante !) par les infatigables équipes du Centquatre et de la Colline, passionnées par ce travail de défrichage. C'est que le festival Impatience a mis en lumière quelques-uns des meilleurs artistes d'aujourd'hui, de Thomas Jolly à Fabrice Murgia. Trois prix y sont décernés : celui d'un jury de dix-sept professionnels (présidé en 2016 par la romancière Christine Angot), celui du public et celui des lycéens.

Prix du jury, *Lotissement*, de Frédéric Vossier, aura séduit par sa radicalité, sa grâce froide, son juste emploi de la vidéo. On pourrait se croire dans un long métrage de Lars von Trier obéissant à ses fameux dogmes de mise en scène ultra dépouillée. Un CRS à la retraite vient d'installer, dans l'appartement où il vit avec son fils célibataire et solitaire, une très sensuelle jeune femme dont il s'est épris. A travers un espace de lignes blanches, d'angles tranchants sous des lumières crues, le trio va s'observer, se recomposer d'insaisissable manière. Sans que les mots apportent des éclaircissements. Tommy Milliot dirige admirablement les trois comédiens (Eye Haidara et Miglen Mirtchev, notamment, troublants parce que trop vrais) et réussit à faire de son décor abstrait une arène magique où l'on observe des personnages se débattre dans ce qu'ils parviennent à peine à nommer : amour, peur, désir, mort ? La force de *Lotissement* tient à ce pouvoir de déclencher l'imaginaire avec presque rien. Le spectateur est peu à peu au mi-

lieu de ces deux hommes et de cette femme, réinvente les objets de l'appartement, met des mots sur les silences...

Des mots, des cris et même des rires sur les béances et les abîmes de Tchekhov, c'est ce que réussit à merveille le collectif Le Grand Cerf bleu dans une adaptation décoiffante de *La Mouette* : *Non c'est pas ça! (Treplev Variation)*. Trois comédiens essaient d'y jouer la pièce à leur façon, malgré la disparition subite et tragique de leur metteur en scène. Bidouillages, cabotinages : l'esprit potache fonctionne à plein. Mais dans leur misérable décor de garden-party fauchée, les très sensibles interprètes parviennent aussi à suggérer les interrogations qui nouent le drame : sur l'art (traditionnel ou contemporain), l'amour (de la mère pour le fils et réciproquement, de l'amante pour l'amant et réciproquement, des amoureux sans espoir...). Conjuguant musiques et gags à travers des clins d'œil à l'autofiction, le spectacle – légitime Prix du public – explose par tous les bouts, tout en moquant nos impuissances et incapacités actuelles. Intellectuelles, artistiques. Politiques.

Parler d'aujourd'hui à travers les chefs-d'œuvre d'hier : la tentation était grande pour la compagnie A Tire-d'aile, récompensée par le Prix des lycéens pour sa version déjantée de *Iliade* d'Homère. Condensés en une heure et demie, le siège de Troie et l'impitoyable lutte entre guerriers grecs et troyens virent au jeu de massacre à la Ionesco : absurde et grotesque, délirant et sanglant, avec quelques raccourcis de mise en scène éblouissants. Ici, les femmes jouent les héros combattants ; et ce n'est pas plus mal. Ici, les dieux sont volontiers des benêts. Ce monde désorganisé et mutant où les genres se confondent, et où la guerre triomphe de la paix, la violence de la démocratie, n'est pas sans évoquer le nôtre, encore. Est-ce pour cela que les lycéens ont choisi *Iliade*, malgré quelques excès inutiles, quelques faiblesses de jeu ? Tant mieux si le théâtre leur fait mieux comprendre notre vie. C'est aussi son rôle ●

## LA QUESTION QUI FÂCHE ET LE DÉTAIL QUI TUE

### Les comédiens se prennent-ils pour des rock stars ?

À voir, cette saison, fleurir tous types de micro à pied sur les plateaux de théâtre, la question a fini par se poser : les acteurs se prendraient-ils pour des rock stars ? Matthieu Cruciani, qui adapte *Un beau ténébreux* de Julien Gracq s'en défend : « *Il y a une seule raison valable de prendre un micro, c'est pour être bien entendu.* » Sauf que dans son monologue final, malgré sa robe d'époque, Chrystelle ressemble davantage à une slameuse en transe qu'à une jeune fille en fleurs type Marcel à Balbec. D'abord en lutte, les paroles et la musique (d'une importance primordiale dans cette création 2016) finissent par s'allier, rappelant que la langue de Gracq est avant tout mélodie.

Chez le collectif Le grand cerf bleu, qui présentait *Non c'est pas ça*, sa première pièce, au festival Impatience<sup>1</sup>, le côté starlette de la musique s'assume, mais uniquement au second degré. Petit bonus, le micro se voit doté d'un supplément d'âme puisqu'il symbolise aussi la différence entre les deux frères. Discrètement niché à l'arrière de la scène, incliné vers le piano à hauteur de tête mélancolique, il est très William Sheller pour l'un ; balancé sur le sol et malmené, il ravive le côté looser magnifique du second qui, entonnant « L'en vie » de Johnny, n'hésite pas à sauter dans les gradins, au risque de se viander. Toujours à Impatience, on pourrait aussi évoquer les micros pour comédiens-claudettes, placés sur les bords de scène, ou ceux pour les timides, planqués dans les coulisses (genre *Sia-je-me-cache-avec-mes-cheveux*). Mais c'est tout de suite moins rock'n'roll • Ainhoa Jean-Calmettes

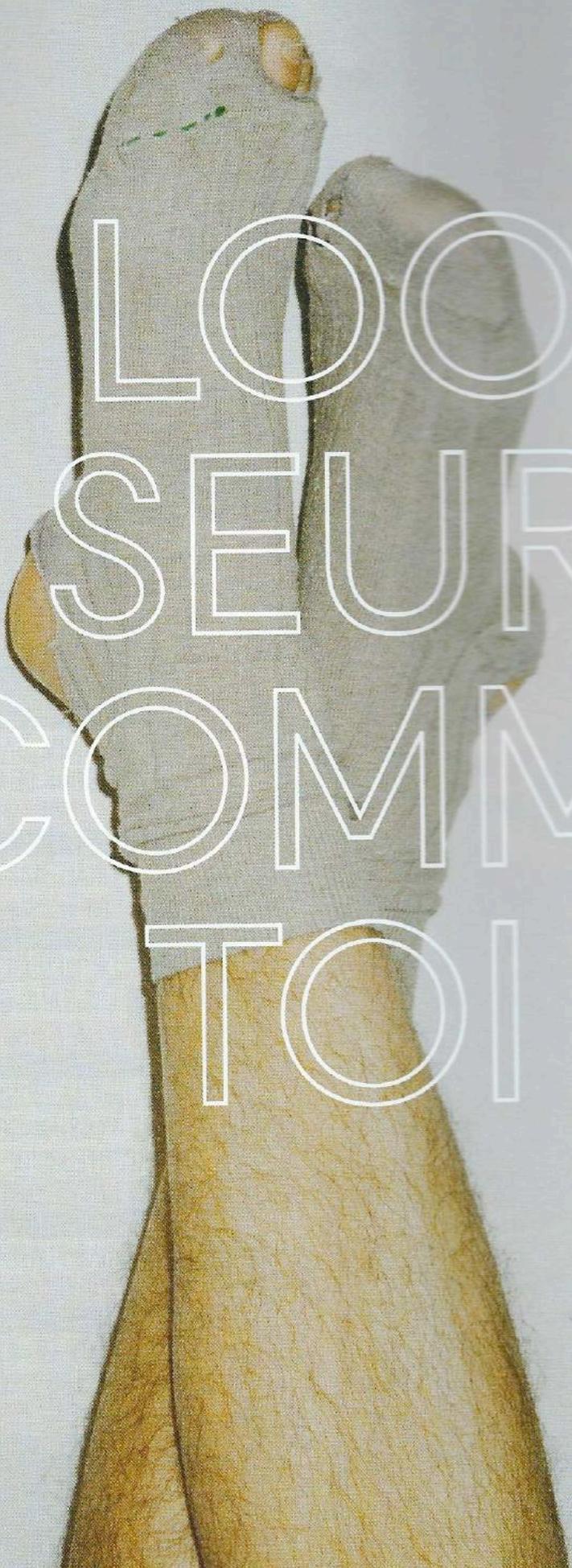
1. Le festival Impatience a eu lieu du 2 au 11 juin au Centquatre et au théâtre de la Colline, Paris.

### « Vous allez enfin l'éteindre, ce téléphone portable ? »

Si ce n'est celle de l'ouvreuse, une voix d'aéroport nous enjoint d'éteindre notre téléphone portable : « *Un brise-poésie complet* », s'agace Elsa De Witte, comédienne de la cie. Bêtes de foire. La parade ? Intégrer l'injonction au spectacle. Sur la piste de son petit chapiteau, le duo qu'elle forme avec le clown Laurent Cabrol nous scrute à travers de grosses lentilles avant de soulever les pans de son pardessus. Rires étouffés du public devant les symboles d'interdiction en tous genres, dont le fameux téléphone barré de rouge. Le ton est donné. Voilà comment le message, habituellement clinique, pose l'horizon d'attente du spectacle. Retournement complet chez Ambra Senatore qui le glisse au milieu de sa pièce *Aringa Rossa*. Hop, nous voilà revenus au début du spectacle • Adèle Duminy

*Petit théâtre de gestes* de la cie. Bêtes de foire, du 1<sup>er</sup> au 31 juillet aux Nuits de Fourvière, Lyon.





LOO  
SEUR  
COMME  
TOI

Rater est parfois la meilleure façon de créer. Certains artistes en viennent alors à embrasser l'échec avec le panache d'un désespoir, pas si tragique. Rencontre avec le collectif le Grand cerf bleu, Pierrick Sorin et les auteurs de *NoShow*.

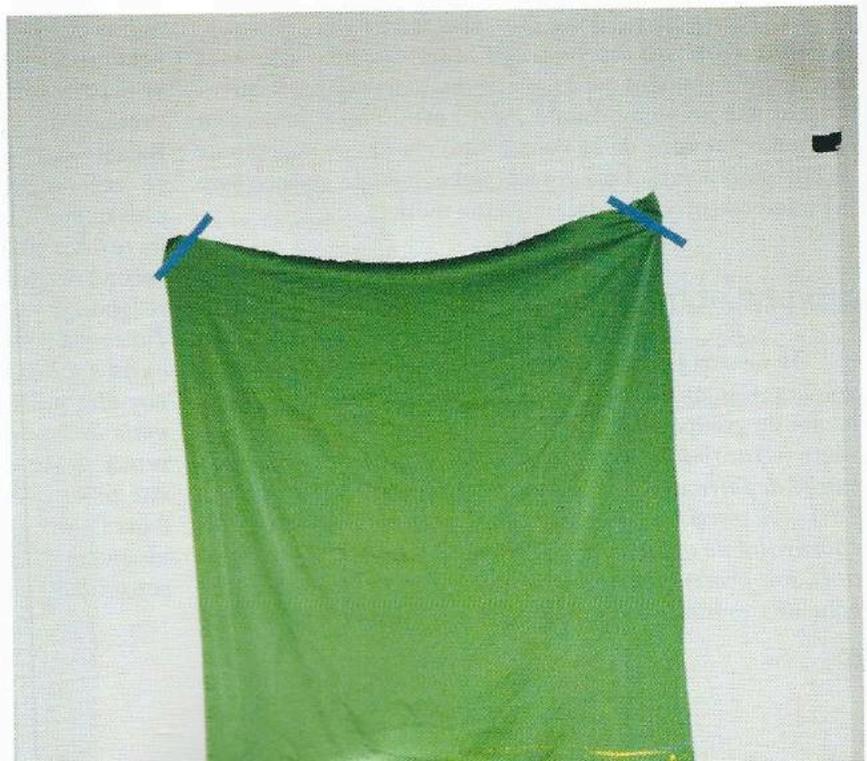
Texte : Orianne Hidalgo-Laurier & Ainhoa Jean-Calmettes  
Création photo : Écoute chérie, pour *Mouvement*

En septembre, les Parisiens étaient cueillis dans le métro par des affiches où apparaissaient ces phrases, noires sur fond rayé : « *Essayer. Rater. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux.* » Sous ce mot d'ordre signé Beckett, le théâtre de l'Athénée lançait sa saison 16/17. On pouvait alors se poser la question – réflexe de suspicion face à la publicité aidant – l'art, dernier rempart au « tout-efficace néolibéral », vraiment ? Si la culture ne peut pas être considérée comme la dernière réserve naturelle de ratés sublimes, certains artistes s'emploient néanmoins à transformer l'échec en matière féconde. Sur les scènes conventionnées ou dans les centres d'art, ils écorchent le modèle de leadership glorifié par les démocraties libérales : le Stakhanov sarkozyste (« *travailler plus pour gagner plus* ») n'a pas plus de consistance que le soviétique.

C'est ainsi que le tout jeune collectif théâtral le Grand cerf bleu – qui réunit Laureline Le Bris-Cep, Jean-Baptiste et Gabriel Tur – a créé en 2015 une « non-Mouette ». Cette variation sur la célèbre pièce de Tchekhov s'annonce d'emblée comme lacunaire, car amputée de sa distribution. Constantin, le metteur en scène, s'est suicidé, et face à cette tragédie, la plupart des comédiens n'ont pas souhaité jouer, apprend-on en préambule. Que « *le truc soit foutu d'avance* » n'empêche pas nos « *trois petits looseurs* » de parvenir, dans une gymnastique sophistiquée, à nous livrer, si ce n'est la vraie pièce, du moins un vrai spectacle. Dans un flot d'énergie et un humour contagieux parsemé d'images en plastoc coloré, se mêlent des considérations sur les affres de la création et les angoisses de la condition humaine, quand on a 25 ans.



Mais que peut signifier la réussite quand, en France, environ 24% des moins de 25 ans est au chômage, que le taux de pauvreté chez les 18-24 ans ne cesse d'augmenter et que l'ex-ministre « socialiste » de l'Économie exhorte les jeunes à rêver d'être milliardaire ? Pas grand-chose. Jean-Baptiste Tur s'agace : « *On nous rabâche qu'on est une génération sans idéal, que les grands idéaux religieux et politiques sont morts... Mais enfin qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Quand ont-ils été vivants ? [...] Ça a toujours été la crise, ça a toujours été une génération perdue !* »



## L'échec comme révélateur

Quand on interroge l'inclassable Pierrick Sorin sur sa fascination pour les anti-héros, voici ce qu'il répond : « *La situation d'échec est souvent plus révélatrice de la situation du monde. L'échec révèle les limites et les limites décrivent mieux la réalité.* » Plasticien / vidéaste / auteur-metteur en scène, il se fait connaître dès la fin des années 1980 pour ce personnage léthargique, presque exaspérant, qui pendant un mois, entre 7 et 8 heures du matin, explique, face caméra et depuis son lit, sa difficulté à se réveiller et sa volonté, chaque jour renouvelée, de se coucher plus tôt (*Les réveils*, 1988). Question mise en scène d'une intimité pathétique, les youtubeurs n'ont rien inventé. Au fil des ans, Pierrick Sorin s'est entouré de personnages imaginaires et burlesques, qu'il interprète le plus souvent lui-même et qu'il met en scène dans des courts-métrages, sur les scènes de théâtre, directement dans l'espace d'exposition ou dans des petits caissons à l'aide d'hologrammes. Dans ses séries de théâtre optique à l'esthétique kitsch et surannée, il les condamne affectueusement à vivre des situations absurdes : exécuter 143 positions érotiques avec un traversin, danser en peignoir ou déguisé en Jacques Tati sur un tourne-disque...

C'est face au constat mi-désespéré, mi-ironique, de l'incongruité de leur situation de « compagnie bien subventionnée » que les collectifs québécois Nous sommes ici (Québec) et DuBunker (Montréal) ont imaginé le *NoShow*. Hubert Lemire, François Bernier et Alexandre Fecteau, trois des quatre auteurs de la pièce, nous donnaient rendez-vous au Théâtre Paris-Villette en novembre dernier. « *Il y avait quelque chose d'assez frustrant à recevoir toujours à peu près la moitié des financements qu'on demandait. M'enfin, fallait être content, parce que nos amis, eux, n'avaient rien et donc ne pouvaient pas faire leur spectacle. Mais nous non plus, on ne pouvait pas faire le spectacle qu'on avait imaginé ! Seulement une fraction...* » Après cette épiphanie, l'idée a lentement pris corps de créer « *une pièce qui existerait mais où on pourrait quand même sentir le manque* ». Le *NoShow* s'ouvre donc sur une assemblée générale extraordinaire : les recettes de la billetterie ne permettant de payer déceimment que la moitié des acteurs, ces derniers lancent une grève tournante. Après avoir choisi le prix de son ticket (et donc de sa culpabilité) charge au spectateur de choisir (en votant par texto) quel comédien aura ce soir-là l'immense privilège de... faire son métier.

## Sisyphes et marshmallows

On ne sort jamais vraiment indemne de ses premières amours : Camus, Pialat, Artaud ou encore Anton Newcombe, leader du groupe de rock psyché The Brian Jonestown Massacre (« *incapable d'être un produit alors qu'il a l'opportunité de faire une carrière internationale* » selon Gabriel Tur). « *À partir du moment où je prenais conscience de l'absurdité de mon existence et du monde, soit je me suicidais, soit je m'en amusais* » résume Pierrick Sorin avant de conclure, tout aussi lapidairement : « *A priori, c'était plus*

*intelligent de s'en amuser.* » À ceux qui s'empresseraient de déceler là la marque d'une bohème cynique, il rétorque que « *le non-sens donne la liberté d'aller dans des tas de directions différentes puisque, de toute façon, une direction n'a pas plus de sens qu'une autre* ». En 2011, sa pièce *22 h 13 (Ce titre est susceptible d'être modifié d'une minute à l'autre)* met d'ailleurs en scène un artiste dans son atelier poursuivant puis abandonnant en cours de route ses idées successives, lesquelles n'aboutissent jamais à rien. Pas de problème : « *Ce sont tous ces essais les uns derrière les autres qui créent une œuvre.* » Pour celui qui définit l'incertitude comme le ferment de son travail, l'échec ne constitue pas un frein à la création mais pousse au contraire à en rechercher les limites, tout en dérision. « *J'utilise l'humour sans que ce soit porteur d'un véritable positionnement moral. Je considère l'art contemporain comme un espace de liberté donc forcément il y a beaucoup de déchets, mais c'est le prix à payer.* » Les œuvres impossibles, ou tout simplement jamais réalisées, il les confie parfois à ses alter ego dans des canulars tels que *Nantes, projet d'artistes* (2000), une parodie de reportage culturel à mourir de rire.

Le Grand cerf bleu refuse tout autant l'assignation au tribunal du pessimisme. « *Accepter de rater, c'est accepter que quelque chose puisse exister à un moment donné. C'est à travers l'échec qu'on peut trouver une brèche vers la réussite, et pas forcément celle qu'on aurait fantasmée [...]* Ce qui compte, c'est de faire » développe Laureline Le Bris-Cep. « *Oui, réjouissons-nous au théâtre tout en abordant des choses horribles. Là-dedans il y a une force de vie. Ça va au-delà de la morale du bien et du mal* » complète Jean-Baptiste Tur. Ils n'en ont pas moins été les premiers surpris de voir les spectateurs se marrer autant lors de leur première représentation. Raison pour laquelle ils ne se reconnaissent pas non plus quand on leur reproche de se draper dans le « réflexe second degré » des générations biberonnées à Canal +. Ils revendiqueraient plutôt un certain « degré zéro ». Gabriel Tur théorise : « *Quand on parle de ratage, il faut vraiment qu'on s'oblige à être nus et en échec sur le plateau. [...] Ne pas être dans la théâtralité pour produire quelque chose, mais laisser davantage le présent nous voler ce qu'on est venus faire.* » L'excellence, la performativité et la virtuosité telles que normées par l'Académie, très peu pour eux, dans l'humour comme dans le pathétique. Pour atteindre un moment de grâce, ils préfèrent la prise de risque et les sensations brutes.



« *Vivre la bohème* », camper dans un théâtre : durant les « *trois ans d'errance* » qui ont permis au *NoShow* de voir le jour, les comédiens montréalais et québécois ont fini par être rattrapés par la fiction. « *À un moment donné, je suis devenu amer.* » Pourtant, alors qu'il développe, 2 h 15 durant, les témoignages sur la désillusion et l'acharnement des gens de théâtre, c'est ce *Show must go on à tout prix* qui a permis à François Bernier de « *se laver* » de ce sentiment. Même en ayant bien rigolé, le spectateur pourrait repartir avec une petite pointe de tristesse, Hubert Lemire en est conscient : « *C'est vrai que parfois, en fonction du choix du public, il y a des soirées qui sont, pas plus lourdes mais... plus introspectives. Et des casts qui font que la salle rigole plus. Mais bon, ça finit toujours avec la bataille de marshmallows à l'extérieur. [...] Faut passer par cette étape, c'est un nettoyage !* »

## Ne foire pas qui veut

François Bernier se remémore le stress des premières répétitions, au cours desquelles les pires expériences de comédien – vécues ou entendues – étaient savamment transformées en ingrédient principal de ce *NoShow*. « *On se disait, si c'est plat, c'est la fin de notre truc [...] Si c'est pas bon, ça va être tellement minable...* » Et Hubert Lemire de renchérir dans un éclat de rire : « *Tous nos détracteurs allaient dire : "Bah arrêtez le théâtre, devenez fonctionnaires ! Changez de carrière, c'est nul !"* » L'aventure du

ratage est une affaire sérieuse. Alexandre Fecteau, seul à ne pas jouer dans la pièce, y va de son point de vue de metteur en scène : « *Il fallait que le spectacle prouve qu'on était capables de rendre ça intéressant. Il fallait que ça dépasse le niveau de vérité, qu'il y ait quelque chose de surprenant dans le rendu formel.* » Cette surprise formelle se joue dans les allers-retours entre le plateau et la grève qui se déroule à l'extérieur, des scènes à moitié jouées (ou improvisées si besoin) et une sollicitation toujours plus importante du public sur un format qui emprunte parfois (et ce n'est pas un hasard) à la télévision. « *La manière dont les producteurs de télé disent "Faut que les gens nous rejoignent, qu'ils aillent sur notre site, qu'ils soient en communion avec nous.", c'est fascinant. Et nous, on est au théâtre, on éteint les lumières au début et on dit : "O.K., dormez bien !"* »

Ce côté « *Noir, et paf ! Fiction !* », les membres du Grand cerf bleu ne sont plus sûrs d'y croire eux non plus. Qu'il s'agisse de s'adresser au public où de grimper dans les gradins pour gueuler leur version de « *L'envie* » de Johnny, ils ont aussi tendance à foutre un bon coup de pied dans le 4<sup>e</sup> mur, pour le reconstruire la minute d'après. Rien ne les exaspère plus que les pièces où « *l'idée* » est trop visible. Ils mettent donc la forme au challenge. Construisent des situations théâtrales dont ils désamorcent immédiatement la tension, jonglent avec des degrés de réalité / fiction changeants et perturbent en permanence les repères des spectateurs. Normal : « *Ça correspond à ce qu'on vit dans la vie. Il n'y a jamais rien de linéaire.* »

Pierrick Sorin pourrait se reconnaître dans cet aller-retour permanent entre la réalité et la fiction. Plutôt ennuyé par l'illusion, il laisse apparentes les marques de fabrique des images ; utilise des technologies, tout en conservant un rapport flagrant au bricolage : « *Plus on voit les coulisses, plus l'intelligence est sollicitée.* » Face à ce magicien délibérément raté qui s'applique à déconstruire le « *fait esthétique* », on en vient à se demander s'il ne considère pas les artistes comme des imposteurs. Mais après tout, pourquoi pas ? « *Les imposteurs réussissent parfois mieux que les autres, parce qu'au moins, ils apportent un truc différent. Puis si on y réfléchit bien, peut-être que journaliste, président ou médecin, on est tous des imposteurs. L'article que vous allez écrire, ce sera peut-être une imposture totale* » •

Orianne Hidalgo-Laurier & Ainhoa Jean-Calmettes

> *Non c'est pas ça du collectif le Grand cerf bleu*, le 6 avril à la Scène nationale d'Aubusson

> Pierrick Sorin a participé à *Variation, Paris Media Art Fair* du 18 au 23 octobre à la Cité internationale des arts, Paris. Il est actuellement en répétitions pour la reprise de son opéra, *La Pietra del Paragone* (Rossini)

> Les collectifs *Nous sommes ici* et *duBunker* organisent actuellement le retour du *NoShow* en France pour l'été 2017

